

Suie de Dave St-Pierre

Guylaine Massoutre

Number 260, Spring 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86889ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Massoutre, G. (2017). Review of [*Suie de Dave St-Pierre*]. *Spirale*, (260), 61–64.

Imaginaires de l'excès

Par *Guylaine Massoutre*

SUIE *
de *Dave St-Pierre*



LE CORPS EST AUJOURD'HUI UNE FORME DE TERRITOIRE QUI EST À LA FOIS UN OBJET INTIME ET UN SUPPORT DE COMMUNICATION, D'AUTOCÉLÉBRATION, NOUS SOMMES DANS UNE ÈRE DE LA SURVEILLANCE OÙ L'ON MONTRE CE QU'ON FAIT, CE QU'ON EST, SOUS FORME D'AVATAR, ET EN MÊME TEMPS, ON A BESOIN D'INTIMITÉ, DE SE RECENTRER DANS UNE CELLULE RESTREINTE. »



(SARAH JÉRÔME, DANSEUSE ET PLASTICIENNE, DANS LES ÉCLATS DU CRÉPUSCULE, GALERIE DA END, PARIS, FÉVRIER 2017)

Suie
Interprète : Anne Le Beau
Photo : Alex Huot

**Quand Danse Danse propose à ses clients
d'échanger leurs billets,
désavouant de ce fait l'artiste,
celui-ci a atteint son but :
pincer les consommateurs endormis
par le prêt-à-penser du déjà-vu,
le « beau » des programmations
sans surprise.**

«*Il y a une involontaire manière de rattraper ce qui nous échappe dans le bruit du temps*», écrivait Annie Le Brun dans *Perspective dépravée*. Cette illusion fuyante, pleine d'énergies inconscientes, galvanisées, et d'images «*malgré-tout*», théâtrales, consenties à corps défendant, le sulfureux Dave St-Pierre la saisit radicalement. Invité par la danseuse Anne Le Beau à créer un spectacle (ou chorégraphie) sur Jeanne d'Arc, il signe *Suie*, lente suite de tableaux autour de la figure-prétexte qu'elle incarne, nue, magistralement.

«*Réinventer la foi, la résilience et l'adversité*», a dit St-Pierre, en entrevue au magazine *Voir*, à propos de sa création. Celui qui refuse d'être catalogué, prévisible et trop aimé rencontre donc Jeanne la médiévale, la pucelle guerrière, la paysanne canonisée par un pape, l'hérétique brûlée vive pour avoir levé une armée au secours de son faible roi. Blessée, faite prisonnière, vendue par les Bourguignons aux Anglais, Jeanne a été aspirée, comme égérie française, dans une mythomanie qui l'oppose à Marianne, figure allégorique de la République : son image n'a-t-elle

pas été brandie au temps de la collaboration avec les nazis, et maintenant par le Front national qui en a fait son emblème de la francité? Quel beau ravage, ce *Suie* où Anne Le Beau incarne Jeanne la dévoyée, la détournée, la flambée! Sur la scène, Jeanne pose sa robe d'or et, nue, se macule d'encre, de cendres, se met à toutes les sauces, dans lesquelles elle se débat et s'immole, mi-performatrice mi-danseuse.

Produit après *Foudres* (2012) et *Bastard-Macbeth* (2015) et avant *Fléau* (2017), *Suie* bouscule l'héritage, remue la terre qui couvrira le danseur Bernard Martin, jouant l'alter ego débile et lamentable de Jeanne, tel un fou shakespearien. La comédie est farcesque : celui-ci se coince la main tantôt dans le vagin de Jeanne, tantôt dans la machine distributrice de Pepsi, et le voici dansant en acrobate autour de son poignet prisonnier; bientôt il geint sous le prélat, d'où il vocifère - péripétie grossière mais drôle. Anne Le Beau, quant à elle, se bat contre le vide, en Jeanne furieuse et emballée; glissant dans des liquides et des encres avant de s'ensevelir dans la terre, elle se prend aussi dans

des cordes, fouette un arbre chétif, se coince à son tour la main dans la distributrice, s'encombre d'une armure et brutalise des chaises vides avec son sabre jouet.

Ce donquichottisme porte-t-il un message? Jeanne glisse, inanimée, entre les bras de ses chevaliers, qui la relèvent. Vient le moment où ils danseront, nus, en un trio énergique, égalitaire et convaincant, un beau moment de danse. Seule, la Jeanne de *Suie*, corps et esprit dépouillés, expose sa résilience en mourant plusieurs fois.

Dans la collision des sens

Déstabiliser le spectateur, St-Pierre en a l'expérience. Quand il chorégraphie, les chutes sont nombreuses : chutes des corps, de l'intensité, du drame historique, du bon goût, du sens. L'art scénique s'effondre : voix, jeu, danse - la performance cultive l'insolence et l'esthétique du cru, du nu, du sale, dans l'esprit du collage surréaliste et dada cher à Marcel Duchamp. La bourgeoisie déteste être moquée : elle bombarde alors les acteurs de quolibets. Qu'on se

souviennent comment la performance a bouleversé la relation du spectateur à l'artiste, et combien la nudité continue ce travail de sape, la fragilité du vivant ouvrant la porte à la dérision des images préformées. St-Pierre se situe dans cette mouvance. Il gave le public d'ironie, et certains crient au scandale après s'y être précipités.

Suie, ainsi, dérange. Quand Danse Danse propose à ses clients d'échanger leurs billets, désavouant de ce fait l'artiste, celui-ci a atteint son but : pincer les consommateurs endormis par le prêt-à-penser du déjà-vu, le «beau» des programmations sans surprise. St-Pierre sait aller trop loin et faire trembler les consensus. Ce qu'il arrache au public de *Suie* ne peut être qu'un rire profond venu des tripes, du côté de l'enfance. Tant pis pour qui, durant la performance, vous a enjambé pour se diriger vers la sortie ou qui, du public, a crié à l'injure.

Il est vrai que la pièce avait mal commencé. Une ridicule partie de ping-pong massacre l'illusion scénique. Ensuite *Suie* accumule les excès, l'interminable et l'imprévisible, loin du socle historique initial. Mais Jeanne est précisément une figure artistique disponible - Jeanne la Folle; Jeanne la Sainte; Jeanne, cheffe de guerre à 17 ans; Jeanne l'hystérique qui parle à Dieu mais se fait adouber par un roi de 26 ans qu'elle sacre avant de partir en fumée, martyrisée. Sa défiguration était prévisible.

Dans *Suie*, le scandale ne vient ni de Jeanne, ni de ses deux compagnons, ni des figurants ou des accessoiristes qui y sont présents. Il tient au fait incongru qu'un tout jeune enfant-roi, superbe et naïf - fils d'Hubert Proulx -, erre dans l'anarchie. En outre, le chien de St-Pierre aboie : est-ce une réaction au danger, à la folie gestuelle ou à l'inconvenance humaine? Un chien, oui, insulte le consommateur-payeur : suivant son maître italien Romeo Castellucci, St-Pierre accole la réalité pure et dure, corps, enfant et chien, à l'art. Pour ma part, j'y vois une toile médiévale où les nus,

le Christ en croix, la Folle, l'Enfant et l'Animal exposent leur tangible présence au milieu d'une banalité qui décoiffe.

Jeanne la combattante

Sur le plan incliné qui sert de scène, entre le public, la machine distributrice de Pepsi et la double rangée verticale de chaises, Anne Le Beau se macule, rue et s'inonde tour à tour. Ses compagnons la laveront tendrement plusieurs fois; sur les bas-côtés de la scène trônent des vêtements déchus, oripeaux d'un théâtre sans coulisses où ces déchets du temps qui passe nous rejoignent, peuple confit, entre les folies que St-Pierre et le monde culturel se renvoient en s'accusant mutuellement de sottise et d'inanité.

Anne Le Beau, le danseur Bernard Martin et le comédien Hubert Proulx forment assurément un trio solide, passant sans transition de leurs personnages à ce qu'ils sont au naturel. Ailleurs, à Lyon, au même moment, Castellucci met en scène une Jeanne d'Arc à peine sortie de classe, également souillée de terre et précipitant sa passion sur le bûcher intérieur qui la consumait déjà avant les flammes. Mises en scène concomitantes - hasard, prétend St-Pierre -, ces pièces font émerger une femme forte d'un milieu ordinaire, l'une d'une école, l'autre d'une salle d'attente. St-Pierre a choisi une buanderie, avec ses jerricans d'eau, ses seaux, sa vadrouille et, plus tard, ses bacs de terre. Symbolique bien québécoise, cette ménagère élevée en héroïne populaire déraile. Elle pourrait aujourd'hui rêver de partir pour la Syrie.

Suie, pièce tantôt candide, tantôt brutale, parfois bruyante et intense, parfois lente et vaine, libère un venin réjouissant : le grotesque arrache au spectateur son insidieux contentement. J'y vois, quant à moi, les tableaux de Bosch et de Brueghel, ces peintres qui voulaient inverser le cours de l'Histoire. En vue de quelle issue? Certainement pas religieuse : le Jugement dernier est ici moqué. Le

faux Christ en croix, qui se préoccupe de son jeune enfant en scène, se fiche bien du Ciel. Ces danseurs/acteurs sont des anges rebelles échoués qui obéissent *in situ* au *never-ending process of creation* de St-Pierre (référence à Robert Wilson, Jan Fabre et Alain Platel, entre autres).

Comme dans le désordre familial des gravures qui disent la fin du monde, le désastre subi et produit dans *Suie* est intrinsèque : la pièce met à nu une dévastation mentale sans limites - elle recommencera à la fin -, comme si toute construction imaginaire n'aboutissait qu'à un surcroît de réalité infâme, sans autre progrès que ce verbe être, dans le titre *Suie* dévoyé.

Plutôt que de néantiser, détériorer

Ce chaos pessimiste force la caricature de l'ancien *Roi boiteux* de Jean-Pierre Ronfard. Le Maldoror qui sommeille en St-Pierre fait sentir l'espoir insensé de danser au milieu de la catastrophe, frénétique spéculation sur ce que pourrait être une vraie révolution des êtres - ici on voit l'envers et l'endroit, le mauvais goût des kamikazes et la beauté des corps et de l'enfant, l'incongruité du chien conjuguant les deux aspects.

L'art vivant dévaste. *Suie* m'a rappelé le grand tableau allégorique de Courbet, *L'atelier du peintre*, au sous-titre qui mérite qu'on l'écrive : *Allégorie réelle déterminant une phase de sept années de ma vie artistique et morale*. Ce que peignait Courbet en son temps, dans sa scène morale et politique, avec un petit garçon, un modèle nu qui était sa muse, ses amis, ses critiques et le public qui détesta son art, St-Pierre, tout à sa présence dans *Suie*, l'a créé à son tour dans sa pièce triviale : il a scénarisé des batailles sociales, y commettant ses amis consentants, les pauvres ici et les riches là, et, au comble du réalisme, son propre chien.

Comme Courbet, St-Pierre joue un rôle de médiateur social. Ces corps superbes confrontent un monde désintégré et apathique, et, sans narcissisme,

ils dévoilent une poétique du réel cru qui refuse les faux-semblants et plonge dans les dégâts. L'harmonie est souillée, mais ce n'est pas la fin du monde. Entre l'utopie et les signes bruts, le langage théâtral utilise pleinement cet état de jeu où le physique coïncide avec l'idée : détruire et se détruire pour faire penser. La gestuelle, symbolique, fantasmagorique et réelle, pose un acte : cristalliser la souillure selon la « perspective dépravée » qu'Annie Le Brun empruntait aux *Anamorphoses* de Baltrusaitis. Cet angle ironique, Hubert Aquin l'avait poussé au plus près

de la néantisation de lui-même, de l'écriture et du texte dans *Point de fuite* en 1971. St-Pierre, provocant et révolté, au risque de perdre son public, s'en fait l'héritier.

La fin de *Suie* nous surprend par des images volcaniques et fantastiques. Un paysage numérisé, signé Alex Huot, est projeté sur les corps, tout près du public. Couleurs et fumée, ce déluge virtuel résorbe et consume la Pucelle décadente. Ce qui a préalablement été arraché au sens est aussi refusé à la nature, si bien que le jeu seul, fantasque, paraît rétros-

pectivement sauvegarder sa dignité. Les artistes rebelles énonceront ce primat une dernière fois avant de quitter la scène, une fois les idéaux ravagés. Tout n'y est pas entièrement angoisse; c'est aussi vacillement entre un imaginaire de la dérision et une grandissante instabilité. ■

* *SUIE*. Chorégraphie de Dave St-Pierre. Projet initié par Anne Le Beau. Avec Anne Le Beau, Bernard Martin et Hubert Proulx. Composition musicale de Stéfano Boucher. Conception des éclairages par Marc Parent. Imagerie numérique et projection sur les corps par Alex Huot. Scénographie et costumes de Dave St-Pierre. Présenté par Danse Danse, à la Cinquième Salle de la Place des Arts, à Montréal, les 1, 2, 3, 4, 8, 9 et 10 février 2017.



Suie
Image tirée de la vidéo promotionnelle